

JOURNAL DE MADELON



RÉDACTION
Rue de la Barre, 12
LYON

POLITIQUE ET HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Six mois..... 5 fr.
Un an..... 9 fr.

ADMINISTRATION

Rue de la Barre, 12
LYON

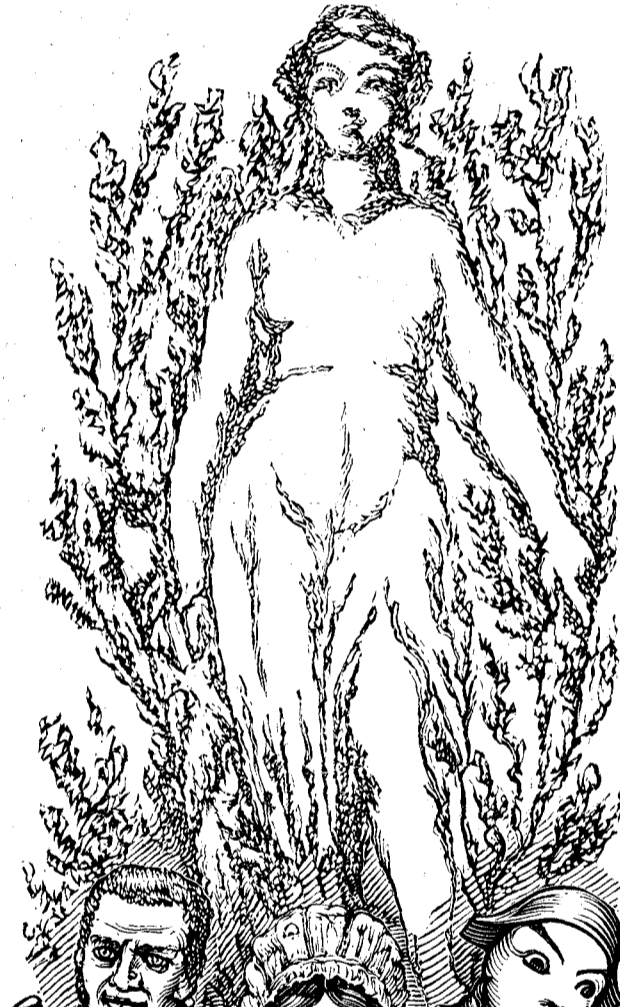
TROISIÈME LESSIVE

LA FÊTE DE MADELON

C'te fois, les gones, c'est pas une lessive que nous ont coulée c'te semaine, c'est qu'une rincelette d'amiquié que nous ont reliché ensemble avè les frangins et les canantes de Lyon, de la Croix-Rousse, de Saint-Just, de la Guyotière et de Vaise par rapport à la fête de Madelon. Vous savez qu'elle tombait juste samedi darnier; et ben, franc la veille, y se sont amenés à note ateyer une flotte de mamis de tous les quarquiers avè de bouquets que sentaient bon et de pots de fleurs grands comme de z'arbres si tellement que ça semblait chez nous le Jardin des plantes avant sa démolition.

Velà donc que tout ce monde s'amèment : d'abord, comme de juste, les canezards et les typos marchiont les premiers en tête; après veniont tous les autres corps de méquiers que se bambannaient à la file deux à deux, et finalement gn'avait un regrolleur que suivait pèle-mêle tout seul à la queue.

Quand les gones n'ont aeu feni de défilèr, ça a été le tour de la bande des ouvrières. Pristi! fallait voir, gn'en avait de toutes sortes : des tayeuses, des modisses, des fleurisses, des couturières, des



piqueuses de bottines, de giletères, de demoiselles de magasin, pis aussi de brasseries, sans compter naturablement les marchandes de journaux et les canuses, ordisseuses, metteuses en main, et celeri, celera, que ça fesait une file plus longue que la procession de la Fête-Dieu; et pis de toutes les couleurs, de brunes, de blondes, de chataignes avè de museaux roses et de z'œils pire que l'irrumination de Forvières.

Maginez-vous si j'ai t'éété ébarliaudé d'apincher toute c'te bande et mèmement Gnafron, qu'esse pourtant un vieux masque pas trop tendre, que sa bazane n'en a t'éété émué d'une force que s'y n'avait pas reliché tout de suite un plein verre de sacré chien tout pur, y n'en serait tombé en cinq ou six copes. Mais la Madelon, qu'était sus la suspente à secouer la bardanière, a pas plutôt entendu le sicoti qu'elle a vitement débaroulé les marches; ç'a l'a pas du tout dépontelée c'te çarimonie; elle a tout de suite renifé que c'était pour ly faire honneur et elle s'est bravement plantée raide comme une canne à tordre en beau devant de tout ce monde. Alorsse on a aligné par darnier tous les pots de fleurs que fesiont un jardin en magnère de paradis, comme ça n'esse marqué dans le portrait que je n'en ai fait tirer la ressemblance par un dessinandier et que vous pouvez reluquer en tête de notre papelar à blagues. Alorsse toute la bande s'est mise en ranche, les hommes



d'un côté, les fenotes de l'autre et le sigrollement n'a commencé.

Gn'a d'abord aeu un air de bastringue et quand la musique a plus quinché, y s'est amené un particulier avé un papelard de complimentation que disait comme ça :

« Madame,

« Les Lyonnais, pleins du souvenir des services que Monsieur votre mari a rendus pendant plus de douze ans à la cause de la liberté et de la justice, heureux aussi de vous voir le suivre dans cette voie généreuse, viennent tous avec empressement et sans distinction de fortune ni de position sociale, vous remercier d'avoir assumé sur vous la rude tâche si vaillamment remplie jusqu'alors par notre illustre compatriote. Comprenez que des circonstances impérieuses ont pu seules l'obliger à vous repasser ce lourd fardeau, mais persuadés que son active surveillance et sa puissante inspiration ne cessent pas de vous soutenir, ils sont heureux de trouver cette occasion de vous remercier et de vous encourager. Que notre héroïque Guignol ait placé sous votre nom le succès de son œuvre, poursuivie sans faiblesse à travers les obstacles si nombreux et si variés, que les ennemis de la liberté ne cessent, sous toutes sortes de masques, de lui susciter, aussi bien aujourd'hui en plein régime républicain que du temps du gouvernement impérial, que Guignol vous ait ainsi cédé la direction nominale de sa généreuse entreprise, nous n'y reconnaissons pas moins sa puissante impulsion et nous profitons de l'anniversaire de votre fête pour vous exprimer, avec nos souhaits, l'assurance de notre reconnaissance pour le passé et de nos sympathies pour l'avenir. »

Le gone avait quasiment pas feni de piauler que la Madelon que beletait de faire aller son batillon, n'a voulu rebriquer, mais Gnafron l'y a allongé un renforcement dans le dos pour ly couper le sifflet et n'a empogné le rouet à japillage :

« Tas de mamis, qu'y s'est mis à gueuler avé sa voix de Centaure, la Madelon n'esse ma fille, Guignol n'esse mon gendre vu qu'y ne l'a t'épousée en mariage, adonque je sis leur pepa et conséquemment c'est z'à moi de faire la replique. Pis aussi faut pas vous cogner dans la margoulette que c'est rien que le japillage que fait aller les affaires; tous les racontages c'est rien que de frimes et si gn'avait pas un gone mogneux comme moi pour tenir tâti et magner l'empeinte, la barquette s'engraverait à tout coup. Pis aussi quand les pillandrins voudront ficher les arpions sus nos droits, c'est pas avé de bajafleries que vous vous en garerez, faut n'avoir de commodos solides pour rencogner les sansouillons de la tyrannie que voudriont piautrér nos libertés. Tout ça c'est pour vous dire de pas vous faire de mauvais sanque: Gnafron n'esse là avé Guignol et la Madelon, ayez pas peur; si les merluchons d'avant le 4 settembre s'amèment, gare les ognes, je bute. Adonque vive la Republique et son norable famille! A votre santé, les frangins, pis pardonnez moi de vous faire escuse si je bois tout seul, mais gn'a pas assez pour nous tous. »

Là-dessus tout le monde se sont mis à claquer Gnafron qu'a siffié son litre sans barguiner et on a quinché: Vive Gnafron! vive Guignol!! vive Madelon!!! Après ça y s'est amené une petite blonde qu'a tiré une genuflession de révérence et n'a débobiné avé une voix doucereuse :

« Madame,

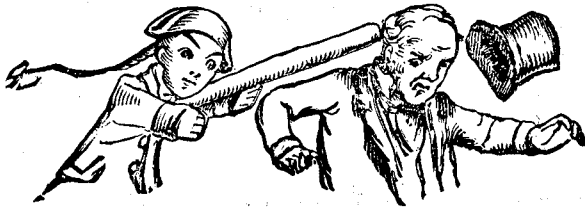
« Les ouvrières lyonnaises sont heureuses et fières de voir paraître sous le nom d'une femme, je dirai mieux, de la plus illustre ouvrière de notre grande cité, le journal le plus influent et le plus répandu. Elles espèrent que cette première déclaration en faveur des droits de la femme ne restera pas stérile et purement nominale, mais qu'elle produira des résultats efficaces et que, sous ce nouveau titre, votre feuille si populaire soutiendra nos intérêts avec le même zèle et le même succès qu'elle a montré depuis douze ans à défendre toutes les causes justes et généreuses. C'est dans cette espérance que nous vous prions d'agrèer nos félicitations et nos souhaits. »

La Madelon que se méfait d'un autre rencognement est restée coime et sans piper mot en continuant à faire la bouche en cul de poule; et moi tout de suite j'ai rebriqué à sa place :

« Chenuses colombes que fesez toujours parpiter mon cœur, faut pas rien vous imaginer que je vous oblie par à cause que depuis ce printemps que je n'ai recommencé à faire ronfler mon ordissoir à paroles, j'ai rien détrancanné sus vous autres. Faut vous dire que c'est tout uniment pace que les mêmes charipes du temps de l'Empire que me fesient cogner à Saint-Joseph, et qu'aviont emboconné de mouchards jusqu'au Progrès, m'ont fiché à travers les guibolles un certain boime que m'a empêché de piailler à mon aise dans mon papelard et le fait délavorer des artisons. Mais ayez pas peur, dès que j'en serai dépatrouillé, je recommencerai mon sigognement libérateur. En attendant, si quèques artignols vous font de canailleries que soyent pas à faire, griffardez moi z'y, j'y tape tout de suite. Je vous raime ben trop, mes petites chattes, pour vous laisser pitrogner par de salopiaux. Tez, pour vous faire voir combien que je vous aime, je m'en vas toutes vous faire mimi. Hardi! ça z'y est. »

Là-dessus tout le monde se sont mis à crier : Bravo! bravo Guignol! et j'ai commencé la ronde; mais gn'en avait si tellement de ces canantes que je n'ai pas encore feni de les coquer. Adonque comme faut pas caner sus l'ovrage quand on est bon ouvrier comme moi, ça fait que je lâche mon racontage jusqu'à la semaine prochaine. Dayeurs je vous ai débobiné le sentiel; le reste ça n'a t'éété que chicaison et arapement d'amiquié, avé quoi je me dis comme toujours

Votre honorable concetoyen,
GUIGNOL.



DÉPÊCHES A LA TRIQUE

(AGENCE GUIGNOL. — Huit jours d'avance).

Marseille, 1^{er} août. — Cinq voyageurs ont été assassinés dans un wagon entre Lyon et Marseille. La Compagnie P.-L.-M. assure que cet événement est dû à la seule imprudence des victimes, qui ne devaient pas s'exposer dans son matériel sans se faire escorter de quelques gendarmes.

Versailles, 2 août. — MM. Perret et Mangini adressent une lettre collective à leurs électeurs.

Dans ce manifeste, les honorables sénateurs exposent que, pour la première fois, à la suite des nombreuses réclamations de leurs mandants, ils ont cru devoir émettre un vote: ils ont repoussé le projet ministériel relatif à la collation des grades. Or, à leur grand étonnement, leurs électeurs réclament plus que jamais. Blâmés parce qu'ils votent, blâmés parce qu'ils ne votent pas, MM. Perret et Mangini, désespérant de satisfaire un public aussi difficile, déclarent donc qu'à partir de ce jour ils prennent un moyen terme, c'est-à-dire qu'ils ne siégeront plus et se contenteront de toucher leurs appointements.

Constantinople, 3 août. — L'état moral du sultan s'est sensiblement amélioré. Aujourd'hui il parle tout à fait comme une personne raisonnable. Ce matin il venait de casser une pipe quand on lui a annoncé que son armée avait été taillée en pièces. « Voilà deux malheurs en même temps, » a-t-il soupiré en regardant les débris de son calumet. Cet excès de sensibilité donne de lui la meilleure opinion.

Saint-Clair, 4 août. — Un actionnaire du pont de la Boucle a poussé un soupir ce matin en passant devant le treillis de fil de fer rompu qui jadis a porté ce nom. Cela a produit une grande sensation dans le quartier, où l'on ne peut toujours traverser qu'une moitié du Rhône à la fois.



Le péril social.

Loin du Sénat, de sa dispute,
Le duc de Broglie, après la lutte
Et la victoire qu'on connaît,
Sur un lit à colonnes torses,
Au repos demandait des forces
Pour renverser le cabinet.

Tout à coup, à travers son rêve,
Un grand diable d'homme se lève,
Maigre et sec comme un sac de clous;
Il lance du feu par la bouche
Et son souffle tue une mouche
Plus sûrement qu'un coupe-choux.

Ses dents longues, dans sa mâchoire,
Grincent, comme une vieille armoire
S'ouvrant sur ses gonds de métal;
Son visage est sombre et farouche
Et les objets que sa main touche
Se brisent sous son doigt fatal.

Sur le duc il darde un œil louche
Et, d'un bond sautant sur la couche,
Il lui dit d'un ton glacial:
« Je suis l'enfant de ta parole,
« J'ai pour emblème le pétrole,
« C'est moi, le péril social!

« Depuis cinq ans que tu m'exploites,
« Pour le grand triomphe des droites,
« Sans me laisser paix ni repos,
« M'as-tu bien mis à toute sauce?
« As-tu fait la baisse et la hausse
« Rien qu'en m'évoquant à propos?

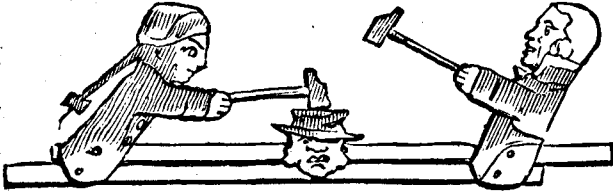
« N'ai-je pas bien joué mon rôle?
« Et ne me trouvais-tu pas drôle?
« Quand, pour tomber les radicaux,
« Tu me traînais sur la sellette
« Et montrais brusquement ma tête,
« Qui faisait peur aux capitaux!

« Au Sénat, comme à l'Assemblée,
« Cent fois, par mon nom affolée,
« J'ai groupé la majorité,
« Sauvante ainsi, moi, pauvre drille,
« La religion, la famille
« Et surtout la propriété.

« Aussi, par ta bouche ironique,
« De l'édifice politique
« J'ai beau dévorer les débris,
« C'est toi, dont la santé s'épuise
« A restaurer ce que je brise,
« Qui devient gras, moi qui maigris.

« A mon tour !... » Mais, à cette phrase,
Le duc le saisit et l'écrase....
Puis se réveille fier de lui,
Serrant encore avec colère
Son épouvantable adversaire :
Un paisible bonnet de nuit.

FLEUR-DES-POIS.



COUPS DE BATILLON

Vous me croirez si vous voulez, mais il vient de se produire un événement immense, extraordinaire, incroyable et qui mérite d'être signalé à l'attention des mondes civilisés.

Non. Le grand événement du jour, ce n'est pas le rejet du projet de loi sur la collation des grades ; ce n'est pas la crise ministérielle évitée ; ce ne sont pas non plus les victoires des Turcs sur les Serbes ou les victoires des Serbes sur les Turcs.

Non. On nous annoncerait que le Sultan a payé son coupon, que les dépêches de l'agence Havas ont l'horreur du mensonge, que les bonapartistes deviennent polis, cela ne serait encore qu'un faible sujet d'étonnement à côté de la stupéfiante nouvelle que vont répétant les échos.

Car enfin, depuis cinq ans, nous avons vu repousser cinquante projets de loi plus désirés que celui de la collation des grades, nous avons vu vingt crises ministérielles, et on n'en est plus à compter les victoires que Turcs et Serbes se décernent, chacun de son côté. Il peut aussi arriver que le Sultan réduise tellement ses coupons qu'il finisse par les payer naturellement, que les dépêches Havas disent un jour la vérité, et nous n'avons jamais douté de voir les bonapartistes excessivement polis, le jour où on les aura suffisamment frottés.

Mais il est une chose à laquelle personne n'a jamais cru au monde, un événement contre la réalisation duquel on aurait parié toute la droite du Sénat, et pourtant ce phénomène vient de s'accomplir :

Le théâtre des Célestins a un toit !!!



Car, il n'y a pas à dire non ; le toit y est ; il est visible à l'œil nu, trop visible même, et tout ce que Lyon compte de Lyonnais fait déjà queue sur la place des Célestins pour bien s'assurer que ce n'est pas une vaine illusion, et que notre théâtre est couvert, à l'instar de l'emprunt de la ville de Paris.

Comment le fait s'est-il produit ? Comment, contre toutes les prévisions, ce toit a-t-il pu se poser sur cet immeuble, quand il lui était si facile de choisir la maison d'en face pour asile ? C'est ce que nul ne s'explique encore et qu'une enquête seule peut éclaircir. Mais en présence d'un résultat aussi évident, nous ne pouvons que féliciter M. André, l'habile architecte à qui nous le devons.

Car M. André a fait des tours de force. Non-seulement il n'a pas terminé le théâtre, mais tout ce qu'il a fait a été fait presque sans ouvriers ; c'est à peine si l'on voit deux ou trois manœuvres glisser de temps en temps le long des murailles, et la main-d'œuvre de notre seconde salle de spectacle ne coûte pas vingt-cinq francs par jour à la ville.

C'est que M. André est un homme intelligent :

« Le théâtre que j'éleve, s'est-il dit, coûte, par suite de l'augmentation de la subvention théâtrale, cent mille francs par an aux finances municipales tant qu'il ne sera pas terminé. Cela représente près de 300 francs par jour. Si, à cela, j'ajoute les frais de construction, je ruine la ville. Donc, puisqu'on ne peut pas éviter les 300 francs par jour, évitons les autres dépenses ; et si le théâtre ne s'achève pas, au moins quand il sera achevé, la ville, qui n'aura plus 300 francs par jour à payer, aura beaucoup plus de fonds disponibles pour son achèvement. »

C'est ce raisonnement limpide et convaincant qui a dicté la conduite de M. André.



Et il faut le reconnaître : malgré tout, il a su diriger son entreprise avec une rapidité incomparable, si l'on tient compte de la stérilité démontrée de la place des Célestins.

En effet, les mosaïques établies par les Romains sur cette même place sont sorties de terre il y a quelques jours à peine, au bout de dix-huit cents ans !... Et encore a-t-il fallu aller les chercher.

En moins de quatre ans, le théâtre de M. André a poussé tout seul sur la place, et il est même pourvu d'un toit comme n'en auront jamais les mosaïques romaines.

Ce que les Romains n'ont pas pu faire en dix-huit cents ans, M. André l'a fait en quatre.

Que Lyon s'enorgueillisse. Il n'y a qu'un architecte sur les deux continents, dans l'ancien et le nouveau monde, dans l'antiquité et dans les temps modernes, capable d'arriver à des résultats aussi merveilleux.

Et cet architecte, Lyon l'a produit : c'est M. André.

TAPE-CUIR.



CARNET de MADELON

Réflexions philosophiques sur l'invalidation de M. Tron :

Le parti bonapartiste s'était dit : J'entrerai, entrons dans l'Assemblée, mais la Chambre n'a pas trouvé l'élection de Tron bonne et s'est demandé comment on y avait mis Tron.

Le parti auquel appartient le député invalidé n'a pas de force ; lui-même était un Tronc sans racine dans l'Assemblée.

L'ex-prince impérial a cherché à consoler ses partisans de leur défaite en appelant Tronc *ma vieille branche*.

Dans cette élection, on a d'abord *Tronpé* les électeurs, puis *Tronqué* les chiffres des votants : c'est ce qui a fait naître une *Trombe* de protestations.

Centrairement à ce qui se passe ordinairement dans la nature, ce sont les *feuilles* (bonapartistes) qui ont porté le *Tronc* ; que l'on s'étonne si la chambre n'a pas trouvé son élection naturelle.

Pauvre élection, faite par un pauvre parti, en un mot tout ce qu'il faut pour faire de ce député manqué un *Tron* pour les pauvres !

Si M. Tron se porte de nouveau, sera-ce Tron ou pas Tron qui sera élu ?

Et Tron, il a vécu ce que vivent, etc.

(MALHERBE).

MADÉLON.



La Compagnie P.-L.-M. fait au moins bien les choses. Ce modèle des administrations-modèles fait annoncer par tous les journaux qu'elle renouvellera son matériel à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878.

A la bonne heure, au moins. Comme les voyageurs vont être heureux jusque-là.

Dans tels et tels wagons, le temps a opéré de sorte

CONTES DE FÉES

Histoire d'Electus et de Senatus.

Il était une fois une femme riche, belle et bien portante qui eut un jour deux enfants jumeaux. Comme elle était très-bien apparentée, la fée Constitution, avec qui elle avait fait connaissance, voulut leur servir de marraine et les douer de telle façon qu'ils pussent facilement se tirer d'affaire à eux deux dans les circonstances les plus difficiles.

A l'aîné, qu'elle nomma Senatus, elle donna la maturité qui fait l'homme de bon conseil, la calvitie qui inspire le respect, la somnolence et l'amour du repos pendant lequel on ne fait rien de nuisible. « Sois, lui dit-elle, le guide et le protecteur de ton frère Electus, à qui je donne la jeunesse, la force et l'ardeur à l'ouvrage. Lui seul dirigera et exécutera les travaux de la maison, car tout ce que tu toucheras avant lui sera improductif. »

Ainsi parla la fée. Aussitôt qu'elle fut partie, Senatus descendit de son berceau appuyé sur sa canne, et secouant vivement ce symbole de la toute puissance et des rhumatismes sous le nez de son cadet : « Tu as entendu, lui dit-il, ici c'est moi qui commande et tu ne feras rien sans mon autorisation. Attention ou gare ! »

Le pauvre petit Electus, tout intimidé par la singulière interprétation que faisait son frère des paroles de la fée, sortit, se demandant encore si vraiment il ne devait pas être l'esclave de Senatus.

Il s'en alla tout seul sur les domaines de sa mère, et une fois assuré que personne ne pouvait le voir ni l'entendre, il se mit à pleurer bien fort. Tout à coup, une belle dame

lui apparut. Elle avait une de ces physionomies de composition facile qui plût vite à l'enfant, et à sa vue ses pleurs s'arrêtèrent. « Pourquoi te désolés-tu ainsi, dit la dame à Electus. — Ah ! madame, répondit celui-ci, c'est mon frère Senatus qui m'a défendu avec sa canne de rien faire sans son autorisation. — Et qui t'oblige à faire quelque chose ? — C'est que je suis obligé de travailler pour que tout le monde puisse vivre à la maison. — Enfant, reprit la belle dame. Ecoute-moi bien. Je suis la fée Concession, et il est en mon pouvoir de te concilier avec ton frère, sans que la maison en souffre. Toutes les fois que Senatus agitera sa canne, renonce à tout travail, en disant : « Je cède. » Sa canne lui tombera des mains et l'ouvrage se fera tout seul. »

Tout content de cette révélation, le petit Electus embrassa la fée et rentra chez lui, où il eut bientôt l'occasion d'éprouver la puissance de son secret. Senatus, qui ne pouvait rien produire, était jaloux d'Electus et ne lui permettait pas de mettre la main à quoi que ce fût. A tout propos, il levait sa canne, mais Electus murmurait : « Je cède, » et la canne tombait à terre.

Les choses se passèrent ainsi pendant de longs mois. Senatus était l'esprit de contradiction incarné. Electus voulait-il aller à Libertas, un petit village voisin, Senatus, d'un geste, lui faisait prendre le chemin qui mène du côté opposé, à Réactio. Electus voulait-il moissonner, le même geste de Senatus le condamnait à labourer un champ garni de blés superbes. Et Electus, chaque fois, prononçait les mots : « Je cède » et était ravi de l'influence qu'ils exerçaient sur son frère et de la bonne intelligence qui, grâce à cette petite phrase, n'avait jamais cessé de régner entre eux.

Cependant quelque chose troublait Electus. — Contrairement à la promesse de la fée, l'ouvrage ne se faisait pas tout seul. Le patrimoine des deux frères devenait stérile faute de culture ; la vigne ne donnait plus de raisin et les blés, qui pourrissaient sur pied, ne semblaient guère disposés à se lier en gerbe d'eux-mêmes. Mais Electus voulait surtout rester d'accord avec Senatus et l'ombre d'une discussion

l'effrayait à tel point que, malgré les recommandations de sa mère et les promesses qu'il lui avait faites, il restait toujours inactif ou faisait tout l'opposé de ce qu'il devait faire.

Cependant, à l'abondance qui avait régné dans la maison, avait peu à peu succédé la gêne, puis la misère. Un jour que la famille était réunie, la faim se fit si vivement sentir qu'Electus se mit en devoir de trouver immédiatement les éléments d'un repas. Au bout d'un instant, il revint avec tout ce qu'il fallait pour composer une Collation raisonnable. Or, voilà que Senatus, qui n'aimait pas les tomates, sous prétexte que ladite collation était tout composée de cette sauce rouge, veut s'opposer à ce que personne y touche. Cette fois, Electus se rebiffe et découpe le morceau ; mais Senatus, exaspéré de cette résistance inaccoutumée, renverse la table et piétine sur la malheureuse Collation.

Le pauvre Electus, navré, retourna sur les grands chemins où il pleura longtemps, espérant toujours y revoir la fée Concession et lui demander conseil. Ce fut la fée Constitution qui lui apparut. Il lui expliqua son ennui, sa misère. Mais la fée l'interrompit au milieu de son discours :

« Je t'avais donné, lui dit-elle d'un ton sévère, la force et l'ardeur à l'ouvrage qui produisent, et la jeunesse qui triomphe de tous les obstacles. Au lieu de profiter de mes dons, tu t'es livré à la merci de ton frère. Pour obtenir quelques jours de fausse tranquillité, tu as fait abnégation de tous tes droits, de tous tes privilèges et tu as remis le sort de ta maison en ses mains infécondes. En montrant un peu d'énergie le premier jour, tu aurais pu t'imposer et t'assurer dans l'avenir la prépondérance qui te revenait. Aujourd'hui, il est trop tard. Retourne à la fée Concession lui demander de nouveaux expédients. Mais sache bien, quoi qu'il arrive, que tu n'as que ce que tu mérites. »

Cela dit, elle disparut et Electus resta toujours pleurant sur le chemin.

PIQUE-EMPEIGNE.

qu'on ne peut par la pluie y pénétrer sans un vêtement imperméable. Bah ! Patience, encore deux ans et la Compagnie renouvellera son matériel.

Les essieux désagrégés menacent de se rompre à chaque instant. Ce n'est pas la peine de s'en occuper maintenant, puisque dans deux ans la Compagnie doit renouveler son matériel.

Les employés de l'administration sont de plus en plus insolents. Attendons deux ans....

Serons-nous heureux dans deux ans !!! Et d'autant plus heureux qu'il n'est pas encore question d'augmenter le prix des places.

A propos de chemins de fer, M. Christophe, ministre des travaux publics, est venu déclarer à la tribune, à la suite d'une question sur nous ne savons plus quelle compagnie, que si elle n'élevait pas ses prix le dimanche comme elle le fait, elle mangerait de l'argent et l'État serait obligé de lui venir en aide.

Cette malheureuse compagnie a tellement de monde à transporter le dimanche et ce transport lui coûte si cher, qu'elle a de la peine à toucher les deux bouts. Sur semaine, par exemple, elle ne fait rien et c'est ce qui la sauve.

C'est toujours l'histoire du commerçant qui faisait des affaires tellement colossales que ses seuls frais de correspondance absorbaient tous les bénéfices.

Pauvre gouvernement turc; il ne lui manquait plus que cela ! On parle de mettre son sultan actuel en pension chez Binet, tout comme un brave commerçant qui a gagné plus d'argent qu'il ne s'en croyait capable, et qui en a perdu la tête.

Déjà, les diamants de son prédécesseur, le croissant de sa mère probablement, ainsi que l'alliance à papa et autres breloques, sont mis au clou tout comme la montre d'un étudiant, ou la bague qu'une apprentie modiste a reçu de son premier amant, en lui jurant qu'elle ne s'en séparerait jamais.... de la bague.

On serait porté à croire, après cela, que le souverain actuel de la Turquie n'est pas si fou que cela.

On croyait jusqu'à présent que le Mont-de-Piété était une institution de bienfaisance créée pour aider le pauvre peuple à se débarrasser du matelas dont il avait grand besoin contre l'avance nécessaire pour acheter un morceau de pain dont il avait plus grand besoin encore. Nous avons changé tout cela. Aujourd'hui, le Mont-de-Piété va bien s'inquiéter de ces misères !

Un monsieur très-comme il faut a assassiné à coups de ciseaux un autre monsieur non moins distingué et s'est emparé de son porte-monnaie, de sa montre à remontoir, de sa gilette en or et autres bibelots.

Vous croyez qu'il va être embarrassé pour liquider tout cela. Allons donc ! Il porte le tout au Mont-de-Piété de Paris et ce vénérable établissement lui avance là-dessus la bagatelle de douze millions cinq cent mille francs.

Un honnête bijoutier à qui on offrirait à vendre des boucles d'oreilles dont l'origine lui semblerait aussi suspecte que celle des diamants du sultan enverrait chercher le commissaire de police, mais le Mont-de-Piété, si accessible aux misères humaines, ne montre pas tant d'étroitesse d'esprit.

Quand on prête sur gages aux malheureux moyennant le taux modique de 10 %, on n'y regarde pas de si près.

Grand émoi mardi à la mairie du troisième arrondissement !

Les officiers de l'État-Civil s'étaient mis en grève

et des mariages urgents ont du être renvoyés au lendemain, après une longue pose des futurs conjoints.

Pauvres époux qui, dans cette saison torride, choisissent précisément un jour un peu frais pour s'unir devant le maire et devant les hommes et sont condamnés à retarder de vingt-quatre heures un bonheur qui n'en durera peut-être que quarante-huit.

Ce petit événement démontre une fois de plus le vice fondamental des fonctions publiques non rétribuées.

Si l'officier d'État-Civil avait seulement quarante sous par jour — ce qui ne serait pas mal payé pour le travail à faire — on pourrait exiger sa présence continue à la mairie.

Même, bien que le cumul soit toujours une chose regrettable, on pourrait, sans inconvénient, confier ses fonctions au concierge de l'établissement, qui au moins lui serait toujours présent.

Pour plus de sûreté d'ailleurs, rien ne serait plus simple que de lui adjoindre le décroqueur dont la chaise orne généralement la porte des mairies de nos grandes villes.

Il est vrai qu'alors les officiers de l'État-Civil ne s'appelleraient plus Tapissier, Joannard, Radisson, etc... et que ces messieurs mépriseraient de telles fonctions, mais cela serait bien égal aux gens à marier qui sont généralement pressés et se moquent pas mal du ventre auquel est suspendue l'écharpe.

Les nombreux Lyonnais partis pour le tir de Lausanne en ont rapporté des coups de soleil qui les font tout à fait déraisonner.

— Ce qui m'a le plus plu, disait Tony, c'est le lac de Léman; jamais je n'ai eu autant de plaisir à contempler le Léman liquide.

— Moi, dit D..., ce que j'aurai voulu voir, et que j'ai cherché inutilement dans le stand, c'est la pourpre dont on parle tant...

— Quelle pourpre ?

— Parbleu ! la pourpre de Tyr.

PORC-EPIC.



SUR LES PLANCHES

Chacun croit peut-être M. Senterre dévoré d'inquiétude, rongé par les soucis, tremblant sous la multitude d'épées de Damoclès qui menacent sa tête directoriale. Quand on pense à lui, on se figure un homme inquiet, tressaillant au moindre bruit, pâissant à un coup de sifflet, rougissant à un battement de mains, bref un directeur embêté comme tout directeur le serait dans une aussi fichue position que la sienne.

Détrompez-vous, ô gens naïfs, point n'est le cas de M. Senterre; et oyez plutôt le récit exact et authentique de ce qui se passe au Grand Théâtre de Lyon et des hauts faits de son directeur.

Depuis quarante-cinq jours, le Grand-Théâtre est tombé en quenouille et se trouve sous la régence de M^{me} Senterre 1^{re}. C'est elle qui donne tous les ordres, accorde toutes les dispenses, vise tous les traités, etc., etc., et sa pantoufle affirme que jamais souverain ne fut aussi heureux qu'elle d'exercer ses droits autoritaires. Au fait, et quoique ne connaissant rien aux affaires théâtrales, elle s'en tire au moins aussi bien que son mari, sinon mieux.

M. Senterre, lui, est à Paris, censément en mission extraordinaire; en réalité, il se repose de ses innombrables fatigues à l'ombre de ses non moins innombrables lauriers. Le lieu de son refuge est un petit hôtel du Square-Montholon.

Chaque matin, à son lever, l'aurore aux doigts de rose le voit descendre en pantoufles de son hôtel et aller prendre son café au lait à la porte d'un établissement voisin. Après l'ingurgitation de ce breuvage doux et émollient, il remonte chez lui et va se jeter de nouveau dans les bras de Morphée, où il reste jusqu'à deux heures de l'après-midi.

A ce moment, notre directeur chasse ses bottines et se rend chez son correspondant et ex-associé Briet, rue de Cléry, 98, où il s'étend deux heures durant sur une chaise longue en fumant des cigarettes. Les artistes en disponibilité viennent lui donner des auditions. Ce concert improvisé l'endort généralement, à moins que les hurlements féroces de ces chanteurs malheureux à la recherche d'un emploi, ne parviennent à le tenir en éveil.

A quatre heures, il rentre au Square-Montholon et en ressort bientôt pour faire une petite promenade hygiénique sur le boulevard.

A ce moment, l'ombre que fait son profil sur le bitume offre cette singularité qu'elle présente la silhouette de deux personnes: l'une barbue en chapeau de soie, en paletot court et en bottes à talon très-haut; l'autre imberbe, en chapeau milanais, en jupe longue et à pieds très-écartés.

A sept heures, dîner à l'hôtel d'où on ne sort plus. A onze heures, coucher. A minuit, extinction des feux et assoupissement général.

Et le lendemain, c'est la même chose. Ne trouvez-vous pas que c'est un bon moyen pour composer une bonne troupé lyrique ?

Si ce n'est pas votre avis, c'est, en tout cas, celui de Briet, le correspondant de Paris, enchanté de trouver un directeur si occupé de ses affaires.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que tout le monde ignore le séjour de M. Senterre à Paris, même les artistes qui veulent louer la salle du Grand-Théâtre, comme, par exemple, la troupe de l'Odéon; cette troupe, en train de donner à Lyon une série de représentations, Brasseur qui est venu aussi, Rossi qui a failli venir, ont traité ou failli traiter avec M. Senterre par correspondance.... avec M^{me} Senterre 1^{re}.

Nous allions oublier, parmi les chargés d'affaires de M. Senterre, M. Momas, qui a mission de trouver des choristes (tous les anciens de Lyon ont été renvoyés), et M^{me} Gedda, chargée de composer le ballet. Ceux qui disent que cette dernière recrute un personnel plus disgracieux que celui de l'année passée, sont des diffamateurs; M^{me} Gedda ne peut même pas trouver aussi laid.

Dans un prochain numéro, nous parlerons des engagements signés par l'agence Briet et dame Senterre première.

ŒIL-DE-LYNX.



Un journal de notre ville a terminé ces jours-ci un roman dont le titre est bien singulier :

Cela s'appelle :

« ISCHIA, souvenir de jeunesse. »

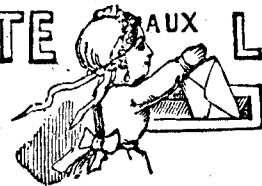
Ordinairement, suivant les lieux où se passe l'action signalée par ce titre, c'est là un souvenir quotidien ou un souvenir de la première enfance.

Il y a des gens qui aiment à se rappeler cela.

Un journal sérieux racontait l'autre jour que les Serbes avaient empalé leurs canons et les Turcs encloué leurs prisonniers.

On peut bien se tromper de si peu.

BOITE AUX LETTRES



M. G., à Clermont-Ferrand. — On sait encore trouver du neuf, n'est-ce pas ?

Cacabo. — L'histoire des Equévilles est vieille de trois ans et usée. Elle a été narrée par Hippolyte Briollet. Grandville pour les dessins, le Tintamare pour le texte. Tout cela évite des frais d'esprit et d'imagination.

Harpocrate. — Nous savions depuis huit jours l'existence de cette note; nous savions aussi que V. L. en était l'auteur. Cela ne mérite pas d'être relevé; nous nous contentons de réponses muettes et plus efficaces que toutes les paroles.

Aux Yonnais. — Le mami qu'attrape les mouches sur mon image, c'est z'un mossieu qui ramasse censément des mouches d'or, que les entortille dans de papier d'imprimaison et les vend au monde pour se faire de bosses; paraît qu'y n'a trouvé le moyen de les faire chanter comme de calandres.

Le Gérant, PRUNIÈRE.

Lyon, Assoc. typ. — C. Riotor, rue de la Barre, 12.